

Rencontre F. P. Mény, « clochard français et écrivain parisien » bouillonnant d'idées et de rages

Ecrire et crier dans le vide de la rue

Ça se passe dans le 18^e, à Paris. Dans une vaste salle, le vieux bénévoles aide à servir des repas où se côtoient le RMiste d'hôtel garni, la retraitée impotente, les sans-papiers roumain ou l'intermittent de psychiatrie. Et bien entendu, des SDF. En voici un nouveau avec lequel il cause en attendant la soupe : la quarantaine soignée, presque élégante, des yeux superbes, une rage planétaire. A-t-il déjà travaillé ? Jamais. A-t-il de la famille ? Où dort-il en ce moment ? Dans une pièce en attente de travaux, ni eau, ni électricité, ni sanitaires, sans doute prête par une copine. Les femmes l'ont souvent très d'affaire, question de look : au temps de Gabin on l'aurait surnommé Gueule d'amour. C'est une femme qui l'a emmené naguère en Californie, six mois. « Et que fais-tu donc de tes journées puisque tu ne travailles pas ? »

J'écris. F. P. Mény – c'est l'un de ses noms de plume – sort d'une murette des photocopies d'articles, des couvertures de revues – et un livre, un vrai.

C'est un choc. L'acte d'écrire, tel qu'on se le représente, est éminemment domestique ; il implique une table, des plumes, un chat sans doute, du feu peut-être. Un lit enfin, pour le rêve et les insomnies. Comment imaginer un écrivain pourvu de tout cela ? Un écrivain qui compose sur les bouches d'aération, qui griffonne dans les bus de la Maraudé, qui rature au 115 et cache des pages dans les squats. Un auteur qui feinte avec la pluie, qui résiste à la blanche et au rouge, qui garde la tête claire et haute... et parvient à se faire publier ? Le vieux bénévole regarde le livre qu'on lui tend : l'ouvrage est mince, il est sale, il ne sent pas très bon. Mais il y a un titre – *White trash* *Napoléon* –, une date et une adresse

d'éditeur : publiée en 2005. « C'est toi qui as écrit ça ? Dis m'en plus. »

L'œuvre de Mény est sans doute abondante, depuis l'inaccessible *Max et les étourneaux*, écrit à 20 ans, mais les publications sont rares. On peut consulter quelques revues confidentielles et lire une critique pertinente dans le numéro 86 d'XYZ.

Obscur et touchant

Sur Internet, dans les blogs et les chats, on peut constater, mettons, un frémissement d'intérêt. Un amateur compare ses textes aux premiers essais de Valère Novarina. Un autre, plus lapidaire, observe que Mény « crache sur tout ce qui bouge ». Les curieux parviennent aisément au site de l'écrivain : efpe.free.fr, très élégamment conçu. Il s'agit d'un « clochard français et écrivain parisien » et ne peut plus le mettre à jour, ayant depuis longtemps perdu

les clés de contrôle mais on y trouvera plusieurs extraits de sa prose.

Pour en juger, on peut aussi plonger dans *White trash*. Ce n'est pas facile. Le texte, de 32 pages, se compose de monologues et donne trois noms de personnages qui sont – peut-être – ceux qui parlent : Priscille M., Praxis Lopus et Kamikaze Loxymorus. Il n'y a pas d'histoire, pas d'action et pas de tentative poétique. On penserait plutôt à des rafales de constatations sur l'existence, auxquelles répondent, sans ordre apparent, des bordées de protestations. La langue est postmoderne, truffée d'américanismes. La cadence, très marquée, est celle du rap et l'ensemble peut donner parfois un ton d'incantation religieuse comme si les personnages psalmodiaient leurs imprécations contre quelque chose.

« Conquête du désastre », dans la revue *Moribus* N° 2, est un texte plus

politique et plus révélateur des frustrations, des rages de l'écrivain bouillonnant d'images qui sait qu'il crie dans le vide de la rue. Pour personne.

Obscur et touchant, jusqu'au moment où un enfant trisite avec les mots et les rêves, Mény, fils de deux toxiques, élevé par sa grand-mère, poursuivi, vainement croit-il, un propos délibéré, travaillé, expressif et donc littéraire. Il faut connaître, au moins deviner sa vie pour entendre le cri qu'il pousse dans ses monologues, quelque chose comme : « *Qu'on me laisse essayer, c'est ainsi pour vous que je tente quelque chose.* » Le vieux bénévole soupire et guide son hôte vers une table : « *Aujourd'hui c'est saucisses-lentilles, et tu me donneras un coup de main pour desservir.* »

JEAN SOUBLIN

Le Quart'lier, 4418 rue Messier, Montreuil H2H2H9

« Les souffrances qui tiennent encore debout, ou à peine, ou plus du tout »

PERDRE LA TÊTE,
de François-Marie Banier,

Gallimard/Steidl, 256 p., 28 €.

LE CHANTEUR MUET DES RUES,
d'Éric De Luca
et François-Marie BanierTraduit de l'italien par Danièle Valin,
édité par Martin d'Orgeval,
Gallimard, 92 p., 22,50 €.

Souvent, dans les rues des villes, on passe sans le voir. Sans les regarder, sans croiser leurs regards. Affaire de violence, affaire de générosité. Comme si l'on avait peur – ou tout simplement pas envie – de découvrir dans leurs yeux la réalité du monde. C'est Éric De Luca qui raconte que Pieter Bruegel tenait à écrire en marge de ses dessins : « *Nær het levén* », proche de la vie. « *Il revendiquait ainsi la dette qu'il avait avec la réalité. Il considérait la peinture comme une forme de la loyauté* », ajoute De Luca. On pourrait en dire autant du travail photographique de François-Marie Banier auprès des marginaux de Paris. *Perdre la tête* et *Le Chanteur muet des rues*, deux de ses ouvrages parus ces derniers mois, témoignent de cette quête de l'autre, de cette envie de montrer « les souffrances qui tiennent encore debout, ou à peine, ou plus du tout, sur lesquelles l'œil de l'imbécile heureux a appris à glisser ».

Il aime « la musique singulière » des marginaux. « *Qui n'envie pas leur coura-*

ge, n'admire pas leur originalité, ne donne pas raison à leur distance vis-à-vis des encroûtés que nous sommes, nous qui acceptons les rôles sociaux, la comédie des hiérarchies artificielles ? », interroge Banier. Parole de photographe relayée, dans les deux ouvrages, par celle de l'écrivain Éric De Luca.

Un très court texte dans *Perdre la tête* (ainsi qu'un autre de Patrice Chéreau), quelques pages magnifiques dans *Le Chanteur muet des rues* entremêlées parmi les photos de Banier. Un dialogue fraternel d'écritures et de photographies.

« Langue muette »

Chéreau, d'abord : « *Les corps. Donc les difformités. Rarement la beauté chez François-Marie ou simplement des chairs plus jeunes, non, ce sont plutôt des vieilles femmes qui ont perdu leur tête ou qui se contorsionnent en chemise de nuit pour découvrir la face cachée de leur propre feu-tout. Des replis de la peau, des boursoffures. Des comportements proches de la folie – et qui nous ressemblent. Des sujets qui se rebiffent aussi parfois : on tire la langue au photographe, on lui fait des gestes de menace dans une langue muette, on l'interpelle alors que nous n'avons rien vu, nous qui étions comme les passants du lycée Montaigu qui ne regardent même plus le clochard sur sa bouche de chaleur.* »

De Luca, ensuite : « *Un de mes amis a été réfugié en France pour des motifs politiques pendant un quart de siècle. Le temps d'exil lui a donné raison, sa capture est définitivement arrivée à échéance. Il a maintenant une carte d'identité, il la sort*

volontiers de sa poche, il la montre, comme d'autres font avec la photo de leurs enfants.

Il dit : « *Ce qui est émouvant pour moi, ce n'est pas tant de posséder de nouveau un passeport, avec mon nom, mais de savoir que je peux le perdre. Je crois que ce sentiment est à l'opposé de celui de l'artiste qui a un talent provisoire et redoute de le voir s'évanouir. Il faut aller à l'école de l'exil pour connaître la joie de perdre ses propres papiers.* »

Lisez, regardez ces deux livres, vous ne le regretterez pas. Et arrêtez-vous pages 105 et 106 de *Perdre la tête*. Vous y verrez une petite fille qui regarde, ébahie, Ray Charles jouer du piano. Elle nous dit, écrit Chéreau, « *à quel point il y a dans tout cela de la profondeur et de la générosité : une œuvre.* »

FRANCK NOUÏH

Perdre la tête vient de recevoir le prix du meilleur livre allemand 2006 - section art et photographie

Hommes et femmes solitaires, vous formez mon vrai album de famille.

Vieux, étranges, rejetés, peut-être, mais vous avez la flamme ! Je n'éprouve que tendresse pour vous qui me donnez accès à la vérité. Vérité de votre état, vérité de votre recherche, vérité du temps, impitoyable, à qui je torde le poignet en rendant éternel, par la photo, votre pied-de-nez aux conventions.

François-Marie Banier



Paris, octobre 2005.